

L'accueil de l'étranger

Version longue

en complément de l'intervention faite lors de la pastorale d'Évian
vendredi 2 mai 2014, à 9h45

Plan

- A. Le racisme
- B. L'immigration
- C. L'étranger dans l'AT
- D. L'étranger dans l'enseignement de Jésus et dans les Églises du NT
- E. L'accueil de l'étranger dans l'Église, la diversité et la question des sans papiers

Introduction

On m'a demandé de parler ce matin de l'accueil de l'étranger. Le plus facile aurait été de parler uniquement de l'accueil des étrangers dans nos Églises. Mais ce que l'on attend de moi, c'est une réflexion sociétale, une réflexion éthique. Pourquoi ? Parce que ce qui se passe et se dit en société nous influence, influence les membres de nos Églises. Et parce que nous avons un message qui vaut pour le monde.

Pour une fois, je ne vais pas commencer par la Bible. Je vais parler d'abord du racisme et de l'immigration. Ensuite, nous regarderons ce que l'Ancien Testament dit sur l'étranger et ferons quelques réflexions à partir de l'enseignement du Seigneur Jésus. Pour finir, nous parlerons de l'accueil de l'étranger dans l'Église. C'est là que j'aborderai le sujet des sans-papiers et la manière de vivre la diversité culturelle en Église.

Je suis un généraliste. Je n'ai pas plus de temps ou de compétence que vous pour approfondir toutes ces questions. Je vais parfois heurter des sensibilités blessées. Vous allez m'en vouloir sur le plan politique, c'est certain. Mais tous ces risques, je les assume. Il vaut mieux que nous ayons quelque chose à nous mettre sous la dent que de nous trouver devant une assiette vide. J'attends de votre part toutes sortes de compléments utiles lors du temps de débat.

Je ne commence pas par l'étude biblique, mais, tout de même, par un verset biblique : Genèse 1.27.

Lecture : Genèse 1.27

Le racisme

Dans *Le Parisien* du samedi 26 avril de cette année, page 14, il est question d'une campagne menée par 6 élèves noirs de l'École nationale d'administration, l'une des écoles les plus prestigieuses de France. Ils dénoncent, non sans humour, le racisme de tous les jours :

- Pourquoi tu fais l'ENA ? Tu veux être président de l'Afrique ?
- Chouette ! Non seulement tu parles bien français, mais tu parles sans accent !

Un chrétien de ma connaissance a changé de supermarché, car quand il passait à la caisse, il voyait bien que la caissière saluait tous les clients blancs, mais pas lui, Français, ingénieur, sain de corps et d'esprit. Il était trop bronzé.

Un groupe de maison que j'ai fréquenté se réunissait chez une famille d'origine africaine. Parents et enfants sont de nationalité française. La dame travaillait dans un hôpital de la région comme aide-soignante, et il me semblait qu'elle s'occupait des gens avec beaucoup d'humanisme. Un jour, dans le service des personnes âgées, un homme la voit arriver pour faire sa toilette et crie de toutes ses forces : « Je ne veux pas que cette négresse me touche ! »

Heureusement que dans une Église on peut créer des espaces où les gens peuvent raconter les humiliations qu'ils subissent, qu'ils les faire entendre à des frères et sœurs blancs qui les aiment. Vive les groupes de maison ! Vive les ateliers sur la diversité !

Les exemples que je viens de vous donner sont assez anodins par rapport à l'idée qu'il y a différentes races humaines et que certaines sont supérieures à d'autres.

Voici un cas du XVIII^e siècle, raconté par Jacques Blocher et Jacques Blandenier dans leur livre *L'évangélisation du Monde*. En Afrique du Sud, un missionnaire morave du nom de Georg Schmidt se voit interdire toute activité pastorale et finit par rentrer en Europe. Son crime ? Il avait baptisé des « animaux », à savoir cinq Hottentots ! Pourtant, cinquante ans plus tard, les successeurs de Schmidt trouvèrent dans son village une vieille dame croyante qui lisait dans le Nouveau Testament en hollandais que Schmidt lui avait donné¹.

Je vous recommande chaleureusement l'article d'Alain Nisus sur le racisme, dans *La foi chrétienne et les défis du monde contemporain*, paru l'année dernière chez Excelsis. On y découvre qu'il y a trois types de racisme.

¹ Cette histoire émouvante est à lire dans BLOCHER Jacques A. et BLANDENIER Jacques, *L'évangélisation du Monde*, Nogent-sur-Marne, éd. Institut biblique de Nogent, et Lavigny, éd Groupes Missionnaires, 1998, vol. 1, pages 351-354.

Le racisme primaire, c'est la peur instinctif de l'étranger, quel qu'il soit, et surtout s'il à l'air différent de moi.

Le racisme secondaire, c'est l'hostilité envers tous ceux qui ne sont pas de son propre groupe, que l'on estime supérieur. C'est la xénophobie, l'ethnocentrisme.

Le pire de tous, c'est le racisme tertiaire, le racisme bâti sur la théologie, sur la science. Ou plutôt sur une pseudo-théologie, une pseudo-science. Alain Nisus en donne des exemples ahurissants. Au XVIII^e siècle, des scientifiques et des philosophes encore connus de nos jours ont estimé que les noirs était une sous-espèce inférieure, issue pour certains du métissage entre les hommes et les singes. Alain Nisus cite entre autres : Linné, Buffon, Hume, Haeckel. Et l'idée ne s'éteint pas au XX^e siècle. Alain Nisus cite plusieurs auteurs dont un prix Nobel de physique en 1956. Il estime pourtant qu'aujourd'hui que le racisme scientifique, ou plutôt pseudo-scientifique a été abandonné au profit d'un racisme culturel.

Le discours que Jules Ferry a prononcé devant l'Assemblée des députés le 28 juillet 1885 pour justifier les conquêtes coloniales n'avait rien d'exceptionnel : « Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures [...] parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont un devoir de civiliser les races inférieures. »

Cette notion de races inférieures est abominable, parce qu'elle suppose que les jeux sont faits sur le plan génétique, et que les uns sont appelés – pour toujours – à dominer sur les autres. Je ne commets pas l'erreur qui consiste à dire que toutes les cultures se valent. L'Écossaise Mary Slessor avait raison de s'opposer à la mise à mort systématique des jumeaux chez certains peuples d'Afrique de l'Ouest. Mais elle avait raison à cause de l'éthique chrétienne, et non à cause de la supposée supériorité de la supposée race blanche.

Il y a bien pire que Jules Ferry et compagnie.

Pendant la deuxième guerre mondiale, les Einsatzgruppen en Ukraine et dans le Caucase étaient accompagnées d'universitaires qui avaient comme mission de déterminer si telle ou telle peuplade était juive ou pas. Comment savoir ? A partir de la langue, des coutumes et de la morphologie des visages. Toute une pseudo-science laissait aux uns la vie sauve et menait les autres à l'abattoir.

La ségrégation aux États-Unis et l'apartheid en Afrique du Sud se fondaient entre autres sur des interprétations tendancieuses de textes bibliques.

Or, la science et la Bible sont unanimes sur ce point : il y a une seule race humaine. *Tous les hommes naissent égaux en dignité et en droit*, dit la Déclaration universelle des droits de l'homme. Tous les humains partagent le même génome à 99,9 %. Il y a autant de différences génétiques entre personnes de la même soi-disant race qu'entre personnes de races différentes.

L'enseignement de la Bible est tout à fait clair au sujet du racisme. En Adam, nous formons une seule et même humanité. Dieu a créé l'être humain à son image. Et, pour les êtres vivants, c'est le seul acte de création où il n'est pas dit que Dieu créa chacun selon son espèce.

Quelques nuances. La génétique est capable de dire que les Vikings sont passés à Fishguard au pays de Galles, parce que la distribution des groupes sanguins dans cette ville n'est pas typiquement gallois ou celtique. Tout le monde est capable de dire que telle personne, physiquement, est de type africain, ou européen, ou chinois. Nos amis africains peuvent souvent identifier la région d'origine d'un autre Africain aussi facilement que les Européens distinguent un Suédois d'un Espagnol.

Sauf quand le Suédois s'appelle Ibrahimovič. Et voilà le hic. Les gens se déplacent. Les soi-disant races se mélangent. Casse-tête pour les racistes de tous bords. Mes petites filles ont un quart de sang anglais, un quart de sang écossais, et une moitié de sang français. Qui sont-elles ? On le dira d'après leur culture, sans doute : elles sont françaises.

Qui connaît Gaston Kelman ? D'après son nom, c'est un Alsacien. D'après sa culture, c'est un Bourguignon, c'est du moins l'identité qu'il revendique. Mais pour moi il est surtout l'auteur d'un livre délicieux : *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*.

L'immigration

J'ouvre maintenant un deuxième volet, celui de l'immigration. Et de nouveau, je commence par un verset biblique : Actes 17.26.

Lecture : Actes 17.26.

Ce verset rappelle l'unicité de la race humaine et ajoute un autre élément : l'existence voire la légitimité de peuples et de frontières. Et pourtant, les frontières bougent. Paul le savait bien, lui qui connaissait non seulement l'histoire du peuple juif, mais aussi celle de sa région natale, la Cilicie. Il connaissait les conquêtes d'Alexandre le Grand, il savait les conquêtes de l'empire romain. Il n'affirme pas l'immutabilité des frontières, comme si les Français devaient retourner sur les terres des Francs en

Allemagne. Il affirme que Dieu préside aux destinées des différents peuples. L'humanité une et indivisible est tout de même diverse et dispersée.

Bibliquement, je vois une illustration de ce fait qui peut nous aider. C'est l'idée des cercles de responsabilité. « Si quelqu'un ne prend pas soin des siens, en particulier des membres de sa famille, il a renié la foi et il est pire qu'un incroyant », dit Paul à Timothée (1 Tm 5.8). Même si en Adam je suis le gardien de mon frère (cf. Gn 4.9), de tous mes frères, j'ai une responsabilité particulière et prioritaire envers mes parents – c'est le contexte – et envers mon conjoint et mes enfants.

Paul incite les Galates à pratiquer le bien envers tous, surtout envers ceux qui appartiennent à la famille de la foi : « Tant que nous en avons l'occasion, faisons du bien à tout le monde, et en premier lieu à ceux qui appartiennent à la famille des croyants » (Ga 6.10). C'est plus large que la famille de sang, mais le reste du monde n'est pas oublié.

Je vois un troisième cercle de responsabilité dans lettre que Jérémie envoie à ses compatriotes déportés à Babylone qu'ils doivent se préoccuper du bien de la ville où ils se trouvent, une ville païenne. « Recherchez le bien de la ville où je vous ai déportés et priez l'Éternel en sa faveur, car de sa prospérité dépend la vôtre » (Jr 29.7). C'est un cadre qui va au-delà de la famille et de l'Église, mais c'est encore une vision à taille humaine.

Un texte qui va dans le même sens se trouve dans 1 Timothée 2.1-4 :

« Je recommande en tout premier lieu que l'on adresse à Dieu des demandes, des prières, des supplications et des remerciements pour tous les hommes. Que l'on prie pour les rois et pour tous ceux qui sont au pouvoir, afin que nous puissions mener, à l'abri de toute violence et dans la paix, une vie qui exprime, dans tous ses aspects, notre attachement à Dieu et qui commande le respect. Voilà ce qui est bien devant Dieu, notre Sauveur, ce qu'il approuve. Car il veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ».

On prie pour la paix civile, on prie pour les autorités de son pays, entre autres parce que nous ne pouvons pas nous en désolidariser. La liberté de l'Église et l'annonce de l'Évangile dépendent de ceux qui nous gouvernent. On prie pour eux, on prie pour tous les hommes.

Il y a ainsi une certaine logique biblique à s'intéresser au bien de son pays. L'Église est issue de toutes les nations de la terre. Elle n'a pas de frontières à défendre. Elle ne gère pas les tribunaux et les prisons. Mais les chrétiens paient leurs impôts,

manifestent leur respect envers l'empereur, prient pour ceux qui exercent l'autorité. Ils ne sont pas apatrides. Ils ne sont pas non plus patriotes au sens étroit et xénophobe. Ils ont une double nationalité, terrestre et céleste, et, sauf exception, ils remplissent leurs obligations envers les deux.

Que penser alors de l'immigration ? Elle est très présente dans la Bible. Abraham quitte son pays. Ses descendants vont en Égypte. Les Égyptiens finissent par se dire qu'il y a trop d'étrangers chez eux et les descendants de Jacob quittent l'Égypte pour Canaan. Ruth quitte Moab pour Bethléhem. David recrute pour sa garde personnelle des hommes de Crète, voire des Philistins. La guerre et l'exil poussent les Juifs vers l'Égypte de nouveau, vers l'Assyrie, vers Babylone. Dans le Nouveau Testament on les trouve à Rome. Bref, des déplacements individuels et collectifs font partie de l'histoire des Israélites et de l'histoire des hommes.

Aujourd'hui, il est difficile de parler de l'immigration, parce que le thème est utilisé par des partis politiques qui jouent sur la peur de l'autre. Il faut distinguer clairement entre les faits et les fantasmes.

Du côté des faits, reconnaissons l'arrivée en France d'immigrés venus d'Afrique de Nord, de Haïti, d'Afrique noire, de Chine et de l'Asie du Sud-est. Depuis peu, nous avons des immigrés est-européens. Et je n'oublie pas le cas particulier des Antillais français, qui subissent souvent les mêmes désagréments que les autres. Avant cette immigration, que l'on dit souvent visible, nous avons des Portugais, nombreux à Ozoir et à Pontault. Avant, des Italiens, des Polonais, des Russes blancs.

Selon une étude de l'INSEE faite en 2008-2009, entre 12 et 25 % des immigrés sont diplômés de l'enseignement supérieur². Ils représentent donc une chance pour la France. Mais il faut reconnaître en même temps que certaines catégories posent aux français blancs des problèmes réels ou imaginaires. La couleur de la peau va dire pendant des générations que l'autre est différent : elle suscite des peurs sans fondement. Le renforcement de la place de l'Islam pose un problème plus sérieux dans la mesure où tous n'ont pas tourné le dos à l'extrémisme. Mais même là, le racisme a tout faux, parce qu'il ne reconnaît pas la diversité des cultures musulmanes et la diversité des gens.

On récolte ce qu'on sème, dit la Bible. Je trouve que la France, comme l'Angleterre, récolte ce qu'elle a semé par ses guerres coloniales et par la pratique de l'esclavage. Comment se fait-il qu'il y a tant de Maghrébins en France ? C'est parce qu'il y avait tant de Français au Maghreb ! Pourquoi y a-t-il tant de Pakistanais et de Bengalis en

² Ma source : Diaporama diffusé par le groupe EELV de Melun-Val de Seine, à partir de l'audit réalisé à l'Assemblée nationale entre juin 2010 et mars 2011 par le collectif « Cette France-là ». Les travaux étaient consultables sur le site de Mediapart ou Daily Motion.

Angleterre ? Mais parce qu'il y a eu l'empire britannique des Indes, et parce que l'Angleterre a transvasé des multitudes d'Indiens en Afrique. Nous sommes partis là-bas pour civiliser des « races inférieures » sans leur donner trop de droits, mais surtout pour conquérir, pour dominer, pour nous enrichir. Et maintenant la roue tourne. Après la guerre, la France s'est cherché une main-d'œuvre docile et bon marché. Elle a fait venir des Algériens, des Antillais. Et maintenant, les enfants de ces travailleurs réclament leur place dans la République. De quoi se plaint-on ? L'immigration, on l'a cherchée !

Et l'Allemagne alors ? Le cas de l'Allemagne prouve que tout n'est pas dans ce tour de manivelle de l'histoire. L'Allemagne a perdu son petit empire colonial en 1919. Mais elle a peut-être aujourd'hui une immigration plus forte qu'en France : j'ai vu une étude qui parlait³ de 8 % d'étrangers au sein de la population pour la France et de 12 % pour l'Allemagne. Wikipédia⁴, se basant sur les chiffres de l'ONU, nous met plutôt à égalité avec l'Allemagne, à 12 %, dont un petit tiers venu de l'Union européenne. C'est que notre essor économique, notre stabilité politique et notre démocratie attirent les gens du monde entier. Selon l'INSEE, si on compte les immigrés et les descendants directs d'immigrés en France, moi et mes enfants, par exemple, on arrive à 19 % de la population⁵. En 2008, le solde migratoire était de +67.000 personnes⁶.

Voilà pour les faits.

Pour les fantasmes, maintenant, sur les fantasmes qu'exploitent les politiques. Il y a trop d'immigrés ! Qui le dit ? A mon sens, des gens qui peuvent se dire légitimement inquiets pour leur identité, et des gens qui gambergent.

Dans notre département de Seine-et-Marne, le Front national est fort dans les zones rurales, là où il n'y a pas beaucoup d'étrangers. Dans la récente votation en Suisse, ce ne sont pas les cantons qui accueillent le plus d'étrangers, comme Genève, qui ont voté la limitation de l'immigration, ce sont les cantons ruraux et montagnards. Le refus de l'immigré est fort là où il n'y a pas d'immigrés. On gamberge !

Par contre, dans certaines villes de France ou d'Angleterre, ou dans certains quartiers, l'Européen va avoir l'impression de ne pas être chez lui. A Trappes, par exemple, à Torcy, à Bradford en Angleterre, dans plusieurs villes du Sud de la France. Mais ce n'est pas l'immigration d'aujourd'hui qui fait que l'autre s'installe dans ma ville et en change le visage. C'est l'immigration d'hier.

3 Diaporama op. cit.

4 Consulté le 1^{er} mai 2014

5 Wikipédia, consulté le 1^{er} mai 2014

6 Wikipédia, consulté le 1^{er} mai 2014

Je ne veux pas faire dans l'angélisme : il y a bien des populations où le risque d'intégrisme religieux est fort, des communautés où la délinquance semble bien installée. Mais le racisme ordinaire touche des gens qui travaillent, qui paient leurs impôts, qui construisent la société de demain. Et certains politiques s'en repaissent. Devant la caisse du supermarché dont j'ai parlé, vous aviez un citoyen français. À l'hôpital, il s'agissait d'une citoyenne française. Moi, naturalisé français aux yeux bleus et aux cheveux clairs, je ne rencontre pas ce genre de rejet. Pourquoi ? Parce que je n'ai pas une tête d'immigré.

Ils pompent l'argent de la Sécurité Sociale, dit-on. Mais c'est faux ! Je l'ai lu, je l'ai entendu à France-Info : les immigrés en situation régulière contribuent plus aux caisses de la Sécurité sociale qu'ils n'en retirent⁷. C'est normal, ils sont majoritairement en âge de travailler et ils travaillent ! Les étrangers en situation irrégulière n'ont droit à presque rien. Il y a un énorme décalage entre les faits et le fantasme.

L'étranger dans l'Ancien Testament

Que dit la Bible sur l'accueil de l'étranger ? Et d'abord, que dit l'Ancien Testament ?

À prime abord, l'étranger dans l'Ancien Testament, c'est l'ennemi. Il vient attaquer Israël dans le désert, il envahit son territoire, confisque des terres, détruit des villes, massacre leurs habitants, et emmène en captivité des centaines de milliers d'Israélites vaincus. Plusieurs prophètes prononcent des oracles annonçant le jugement des nations étrangères.

Mais l'étranger peut aussi être l'ami ou l'allié. Du temps où il était pourchassé par Saül, David a mis sa famille en lieu sûr chez les Moabites⁸. Il avait une garde personnelle composée de Kériétiens et de Péliétiens⁹, venus de Crète et du pays des Philistins. Le valeureux Urie était Hittite. Et Salomon était le grand ami et allié de Hiram, roi de Tyr¹⁰.

Sur le plan spirituel, c'est la même chose. L'étranger peut représenter une menace, mais il peut être aussi être un converti. La menace ? Ce sont les peuples de Canaan, avec leurs mœurs dégradés et leur religion idolâtre. Ce sont les femmes étrangères qui entraînent Salomon loin de Dieu. C'est le culte assyrien qui pénètre en Juda du temps d'Ésaïe. C'est le combat d'Esdras et de Néhémie. C'est Antiochus Épiphane,

⁷ Voir diaporama op. cit., se référant à des études de l'INSEE.

⁸ 1 S 22.3

⁹ 2S 8.18 ; 15.18, etc.

¹⁰ 1R 5.15-26

dont Daniel annonce la venue. La résistance, la rupture, le refus s'imposent. Pas question d'accueillir ces étrangers-là.

Mais des convertis, il y en a aussi. Rahab, cette dame de Jéricho qui avait un peu trop l'habitude d'accueillir des hommes chez elle. Ruth, la Moabite, justement célèbre, ancêtre de Jésus-Christ. Et les étrangers pour qui Salomon prie lors de l'inauguration du temple : ils viendront, ils prieront le Dieu d'Israël à Jérusalem, et Dieu les exaucera¹¹. Naaman, le général syrien, s'est converti grâce au témoignage d'une jeune servante¹².

En fait, le thème des étrangers qui se convertissent parcourt l'Ancien Testament d'un bout à l'autre. La promesse faite à Abraham, c'est que toutes les nations de la terre seront bénies à travers lui et sa postérité¹³. Dans les Psaumes, David invite les nations à louer Dieu avec lui. Ésaïe dit que le Serviteur de l'Éternel sera le lumière des nations¹⁴.

Je trouve ainsi dans l'Ancien Testament deux façons de traiter les étrangers. Le combat et la séparation ; ou alors l'amitié et l'ouverture en vue de la conversion et la bénédiction. Suivant les époques et les auteurs bibliques, l'un ou l'autre des thèmes va dominer, sans jamais exclure l'autre.

Avant de quitter l'Ancien Testament, j'aimerais vous faire remarquer une troisième façon de regarder l'étranger. On peut parler non seulement de l'étranger comme un ami ou un adversaire. L'Ancien Testament parle aussi de l'étranger comme quelqu'un qui est en position de faiblesse et qu'il faut protéger. Je pense particulièrement à la Loi de Moïse. Il faut que je vous cite plusieurs passages qui sont tellement contraires à certaines mentalités modernes :

- « Tu n'opprimeras pas l'étranger qui travaille dans ton pays ; vous savez vous-mêmes ce qu'éprouve un étranger, puisque vous l'avez été en Égypte » (Ex 23.9, cf Lv 19.33-34 ; Dt 24.17-18 ; 27.19).
- « Si un étranger vient s'installer dans votre pays, ne l'exploitez pas. Traitez-le comme s'il était l'un des vôtres. Tu l'aimeras comme toi-même : car vous avez été vous-mêmes étrangers en Égypte. Je suis l'Éternel, votre Dieu » (Lv 19.33-24, cf Ex 22.20 ; Dt 24.14, 17-18 ; 27.19).
- « Tu ne fausseras pas le cours de la justice au détriment d'un immigré, ni d'un orphelin, et tu ne prendras pas en gage le vêtement d'une veuve » (Dt 24.17, cf Dt 1.16).

11 1R 8.41-43

12 2R 5

13 Gn 12.2-3, 7, cf. Ga 8, 16

14 Es 42.6 ; 49.8

- La dîme de la 3^e année est pour les plus démunis : les lévites, les immigrés, les orphelins, les veuves (Dt 14.28-29).
- Il est interdit de renvoyer chez son maître un esclave étranger en fuite (Dt 23.16-17) – ce qui s'oppose à toute législation sur les esclaves dans toute l'histoire !
- « Si ton prochain qui vit près de toi s'appauvrit et tombe dans la misère, tu lui viendras en aide, même s'il est étranger ou immigré, afin qu'il survive à côté de toi » (Lv 25.35, cf. Dt 15.7-8).
- « Vous aussi, vous aimerez l'étranger parmi vous, car vous avez été étrangers en Égypte » (Dt 10.19).

Toute la législation de Moïse n'est pas égalitaire pour ce qui est des étrangers. Parfois, pour l'octroi des prêts, par exemple, les Israélites de souche sont privilégiés. Tant que je n'étais pas naturalisé, je trouvais tout à fait normal de ne pas voter aux élections en France. Si le terme n'était pas devenu la marque de fabrique de tel parti que je ne nommerai pas, je trouverais même normal le terme de préférence nationale. Mais je trouve frappant que la Loi ne parle pas seulement de protéger l'immigré étranger, mais de l'aimer comme soi-même, de le considérer comme son prochain. Qui dit mieux ?

Nous n'allons pas transposer littéralement la loi d'un peuple agricole au 2^e millénaire avant Jésus-Christ à une civilisation urbaine du 3^e millénaire après. L'alliance de Dieu avec Israël pointe vers Jésus-Christ, aboutit à Jésus-Christ. Mais la Loi de Dieu doit certainement inspirer l'attitude que nous adoptons à l'égard des étrangers qui vivent au milieu de nous.

L'enseignement du Seigneur Jésus

Pensons maintenant à l'enseignement du Seigneur Jésus.

On pourrait trouver plusieurs éléments qui sont pertinents pour notre sujet. Par exemple, cette parole qui affirme que les étrangers trouveront place au banquet avec les patriarches, alors que les scribes et les Pharisiens en seront exclus. Ou encore, la foi d'un centurion étranger donnée en exemple aux Israélites. Si le ministère terrestre de Jésus se concentre sur le peuple juif, des étrangers et des Samaritains sont parfois mis en valeur. Sans oublier que les apôtres seront envoyés auprès de toutes les nations.

Mais j'aimerais insister sur un point, qui prend le relais de ce que nous venons de lire dans la Loi. C'est la définition du mot « prochain. » Si la Loi nous dit d'aimer notre prochain comme nous-même – c'est même le deuxième commandement entre tous –

une mentalité légaliste va chercher à définir ce prochain, pour mieux définir notre obligation envers lui et sans doute pour exclure tous ceux qu'il est impossible d'aimer. Nos ennemis. Les Samaritains. Les pécheurs et les péagers. Ils ne sont pas nos prochains.

Vous voyez tout de suite la pertinence du Sermon sur la Montagne. « Vous avez appris qu'il a été dit : " Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. " Eh bien, moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. Ainsi vous vous comporterez vraiment comme des enfants de votre Père céleste, car lui, il fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et il accorde sa pluie à ceux qui sont justes comme aux injustes » (Mt 5.43 -45).

Ce n'est pas la Loi qui dit de haïr ses ennemis. Cela, c'est l'interprétation traditionnelle, enseignée très clairement dans les documents de Qumran. Jésus, lui, ne pose pas de limites à la notion de prochain.

Il en est de même lorsque quelqu'un lui demande quel est le commandement le plus important. La réponse de Jésus est très classique : aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa force ; et aimer son prochain comme soi-même. Oui, mais qui est mon prochain ? Essayons de le définir, essayons de limiter le champ d'application de cette loi trop généreuse. Pour répondre à la question du scribe, Jésus raconte l'histoire que nous connaissons comme la parabole du bon Samaritain. C'est ici un étranger, un homme détestable, que Jésus donne en exemple à Israël. Qui est-ce qui a été proche de l'homme qui gît blessé au bord de la route ? Pas ses compatriotes. Mais un homme dont l'interlocuteur n'arrive même pas à prononcer le nom : le Samaritain¹⁵.

Ainsi, nous sommes appelés à nous intéresser au sort de tous ceux que la vie laisse au bord de la route. En Adam, le blessé et le Samaritain sont nos prochains.

« J'étais un étranger et vous m'avez accueilli chez vous » (Mt 25.35). L'exégèse de la parabole des brebis et des boucs est disputée. S'agit-il d'accueillir comme « le moindre de mes frères » uniquement les messagers de l'Évangile, persécutés ? Ou de faire du bien à toute personne en position de faiblesse, de petitesse ? En toute rigueur, je penche plutôt pour l'idée qu'il s'agit plutôt des messagers de l'Évangile. Mais si je me trompais ? Si en fin de compte Jésus me reprochait de ne pas avoir secouru ceux qui en avaient besoin ? Parce que, quelle que soit l'exégèse de ce passage précis, c'est bien ce qu'il attend de moi ! Je n'ai pas le choix. Je dois être un prochain pour l'étranger, au moins pour celui qui croise mon chemin.

Dans les Églises du Nouveau Testament

15 Lc 11.25-37

Malgré tout ce qu'ils ont pu lire dans l'Ancien Testament, malgré les enseignements et les ordres très explicites de Jésus, les disciples ont eu du mal à concevoir que les étrangers, les païens, puissent accéder au salut. On le voit dans les réticences de Pierre que Dieu a dû vaincre au moyen d'une vision en Actes 10, dans les réticences de l'Église de Jérusalem que Pierre a dû convaincre en Actes 11. On le voit à Antioche, quand Pierre et même Barnabas renoncent à manger avec leurs frères étrangers. On le voit dans la lettre aux Galates. On le voit dans de grandes sections de Romains et de 1 & 2 Corinthiens. On le voit ailleurs aussi, en Colossiens par exemple.

Le problème de fond est à la fois théologique et culturel. Sur le plan théologique, on se demande quel est le rapport que les étrangers doivent entretenir avec la Loi de Moïse. S'ils ont reconnu le Messie des Écritures, ne devraient-ils pas accepter aussi la Loi ? Galates répond très clairement que Juifs et non-Juifs sont sauvés par la foi, par la même foi qu'Abraham, et qu'ils doivent désormais vivre sous le régime de la foi et de l'Esprit, et non selon le régime de la Loi.

Mais le problème culturel est toujours là. Les Juifs chrétiens sont très gênés par la liberté des non-Juifs. Manger de n'importe quoi ? Ne pas respecter certains jours ? Pour eux, c'est incompatible avec la piété. D'où un esprit de jugement et de division.

De l'autre côté, on voit bien que les païens convertis ont du mal à comprendre les chrétiens juifs. Pourquoi tant de traditions ? Pourquoi tant de tabous ? Pourquoi un tel manque de liberté chrétienne ? Mais ils sont coincés, et en plus ils se permettent de nous faire la morale !

Il y avait un tel décalage culturel, qu'il était parfois difficile pour des chrétiens de vivre en paix dans la même Église ou de manger ensemble. Il fallait trouver une voie médiane, il fallait promouvoir le respect mutuel, il fallait surtout mettre en avant l'unité en Christ et la participation à un salut commun, symbolisé par la participation à un même pain et une même coupe. Je crois que la décision d'Actes 15 représente cette voie médiane. Sur le plan théologique, pas de concession à la culture juive : les étrangers ne sont pas obligés de se faire circoncire. Mais sur le plan pratique, ils doivent respecter quelques règles simples au sujet de la nourriture, sinon la communion à table sera impossible. Ces règles avaient été abrogées, me semble-t-il, par le Seigneur Jésus, qui a déclaré tous les aliments purs¹⁶. Mais on peut renoncer à certains droits pour le bien d'autrui, et c'est ce que les apôtres demandent ici. Dans Romains 14 et 15, vous avez tout un développement sur le thème du respect mutuel, sur le renoncement à ses droits, sur la recherche du bien de l'autre. 1 & 2 Corinthiens

16 Mc 7.15, 18-19

contiennent des passages semblables.

C'est ainsi que dans une Église culturellement diverse comme celle de Rome nous entendons cette phrase célèbre : « Accueillez-vous donc les uns les autres, tout comme le Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu » (Rm 15.7)

Par rapport au monde, nous sommes tous des étrangers, des immigrants temporaires, des gens de passage¹⁷. Mais par rapport au peuple de Dieu, nous sommes tous des gens de la maison, nous sommes tous chez nous. Paul dit aux chrétiens de Colosses : « Dans cette nouvelle humanité, il n'y a plus de différence entre Juifs et non-Juifs, entre circoncis et incirconcis, étrangers, barbares, esclaves, hommes libres : il n'y a plus que le Christ, lui qui est tout et en tous » (Col 3.11). Bien évidemment, sur le plan social, des différences culturelles existent bel et bien. Mais elles sont complètement secondaires par rapport à l'unité en Christ.

Pourtant, le message « tous un en Christ » referme un piège et j'en parlerai tout à l'heure. Mais réfléchissons d'abord à l'accueil de l'étranger dans nos Églises d'aujourd'hui.

L'accueil de l'étranger dans les Églises d'aujourd'hui

Le problème de l'accueil de l'étranger est clairement posé en société. Dire les choses comme cela est un euphémisme. Et dans nos Églises ? Nos chrétiens entendent, me semble-t-il, un double langage. D'une part, du haut de la chaire, cela va être un discours de respect, de tolérance et d'accueil. Des textes bibliques qui vont dans ce sens, il y en a beaucoup. D'autre part, avec certains membres de leur famille, au travail, dans un club de randonneurs, ou lors des élections, les chrétiens entendent des messages à l'emporte-pièce qui, forcément, les influencent.

Le racisme est naturel. Chassez-le, il revient au galop. Au fond de lui-même, chacun de nous pense que sa communauté est la meilleure. Il faut donc que les responsables d'Église sachent montrer l'exemple, qu'ils enseignent tout le conseil de Dieu, qu'ils soient attentifs à l'insouciance des uns et à la souffrance des autres. C'est ce qu'ils font, très souvent. Pouvons-nous mieux faire ? Probablement. Je peux certainement mieux faire.

Les premiers temps de l'accueil

Quand on parle de l'accueil dans une Église, on évoque souvent ce qui se passe quand une nouvelle personne franchit le seuil pour la première fois. Nos difficultés

17 1P 1.1

commencent déjà là. Un chrétien de passage, s'il est bien dans sa peau, n'aura pas de difficulté à dire, même devant tout le monde, qui il est et pourquoi il est là. Mais un chrétien qui cherche à s'intégrer dans une Église nouvelle n'aura pas envie de dévoiler ses batteries trop tôt. Une personne en recherche spirituelle aura envie de rester le plus anonyme possible. C'est délicat pour la personne qui lui serre la main à l'entrée de l'Église ; et c'est encore plus délicat dans une Église où tout le monde connaît tout le monde et où au début du culte on demande aux nouveaux de se dénoncer. Dans le respect des habitudes françaises, me semble-t-il, l'accueil doit respecter le droit à la vie privée.

Mais quand les gens viennent chez nous d'autres pays, d'autres continents, ils peuvent attendre tout autre chose en matière d'accueil. Ils s'attendent peut-être à être apostrophé du haut de la chaire, ils sont fiers de dire devant tous qui ils sont et pourquoi ils sont là, et avec qui. Si vous ne leur donnez pas l'occasion de décliner leur identité devant tous, certains vont repartir en disant qu'ils ont été mal accueillis. Peu importe la chaleur exprimée par la personne qui leur a serré la main en entrant.

Entre l'anonymat voulu par les uns et la reconnaissance publique recherchée par les autres comment faire ? On peut par exemple demander au début ou à la fin du culte s'il y a des personnes qui ont envie de se présenter...

Le culte se termine, et voilà que tout le monde est appelé à rester pour un repas d'Église. C'est de nouveau compliqué. Dans mon expérience, les Français blancs n'ont pas de problème avec un repas tiré des sacs. C'est courant, c'est pratique, et certaines familles prévoient large. Mais j'ai compris que les Africains ont le repas tiré des sacs en horreur. Il n'est pas fraternel. Il n'est pas un lieu de partage. C'est l'expression du chacun pour soi. Si donc vous annoncez un repas tiré des sacs, les familles africains vont préparer une montagne de riz, de poulet, et de beignets... et à la fin, s'il y a des restes, on partagera. Seulement, les Blancs ont amené chacun son casse-croûte ! Et le risque, c'est que de chaque côté on se regarde comme des êtres bizarres. Les Africains vont dire que les Blancs sont égoïstes, et les Blancs vont se dire que les Africains n'ont rien compris.

Comment s'en sortir ? En expliquant clairement à chaque fois les règles du jeu, et en variant les formules. Être bien à table les uns avec les autres, cela ne va pas de soi. Mais cela s'apprend !

De l'accueil à l'intégration

Voilà pour un premier niveau d'accueil. Mais ensuite ? Comment faire pour que ce chrétien venu d'ailleurs s'intègre dans l'Église ? Dans un sens, il n'y a pas de

différence entre la famille haïtienne qui débarque et la famille de Moutier qui déménage à Bienne. Les quatre piliers d'Actes 2 sont toujours valables : communion fraternelle, enseignement, prière en commun, fraction du pain. Les groupes de maison vont faciliter des échanges plus profonds qu'à l'issu du culte. L'hospitalité, des visites personnelles, tout cela va jouer, comme la participation à toutes sortes d'actions communes. Petit à petit les nouvelles personnes apprennent à nous connaître, et nous apprenons à les connaître. Ils assimilent nos valeurs et notre histoire. Ils finissent par faire corps avec nous.

Pour l'étudiant qui est là pour un an ou deux, on va tout faire pour qu'il soit soutenu, accueilli, encouragé. On pourra lui demander quelques services. Mais on ne va pas s'attendre à ce qu'il s'intègre pleinement. Il repart peut-être un week-end sur deux. Il sait qu'il ne va pas rester, nous savons qu'il ne va pas rester. Sauf exception, il ne va pas se lier profondément à nous, et nous n'allons pas nous lier profondément à lui.

Mais quand il s'agit d'une famille venu de loin, et qui a vocation à rester, les différences culturelles peuvent compliquer notre tâche. Certaines de nos Églises souffrent par exemple de la double appartenance de certaines familles. Un dimanche sur deux ils sont à Nogent ou à Moissy, parce qu'ils apprécient l'ordre et l'enseignement. Un dimanche sur deux ils sont ailleurs, dans un milieu plus chaleureux, plus charismatique, plus en lien avec le pays d'origine. Comment demander aux gens de choisir entre deux cultures qu'ils apprécient ?

Derrière ce problème culturel, il y a le problème de la conception que les gens peuvent avoir de l'Église. Jusqu'à récemment en tout cas, le modèle évangélique français était un modèle d'Église militante, composée de gens engagés. S'ils venaient, c'est parce qu'ils comprenaient que le disciple de Jésus-Christ vit sa foi en Église, avec ses frères, et que la marche de l'Église dépend de l'implication forte de chacun. A l'opposé, vous avez l'idée de l'Église comme un institution, une grande institution, dont on profite en venant prier le dimanche. Pour sortir de cette mentalité, il faut enseigner l'Église, faire vivre l'Église, le dimanche et en groupes de maison. Cela ne va pas se faire tout seul. On peut faire partie d'une grande Église en tant que chrétien engagé. Mais on peut aussi fréquenter une Église comme on fréquente un McDo, et nous avons à lutter contre cette tendance.

Différentes façons de vivre la diversité

Nous n'aurons pas le temps ce matin d'aborder très profondément la question de la diversité culturelle en Église. Je vous renvoie vers le chapitre 20 du *Guide pratique du travail pastoral*. Jean-Claude Girondin a écrit un très bon article sur la diversité culturelle dans PAYA Christophe (sous dir.), *Dictionnaire de théologie pratique*,

Charols, éd. Excelsis, 2011.

La gestion de la diversité culturelle en Église est un sujet qui va plus loin que l'accueil de l'étranger seul ou minoritaire. Il y a plusieurs approches.

On peut nier la diversité, et c'est là le piège du « tous un en Christ » que j'ai évoqué tout à l'heure. Il a son pendant en politique. Nous sommes tous des enfants de la République, n'est-ce pas ? On ne peut donc pas tenir compte de la diversité, sinon c'est le communautarisme. Nous sommes tous un en Christ : et du coup, on ne peut pas se permettre de s'intéresser au vécu particulier des Maghrébins, on ne veut rien savoir des problèmes des Haïtiens pour subvenir aux besoins des leurs restés au pays. On va promouvoir un style de culte unique, des formes d'évangélisation passe-partout, des repas suivant un seul modèle. Le « tous un en Christ » peut être une autre manière de dire : « Je ne veux voir qu'une seule tête. »

Quand les chrétiens issus de l'immigration sont peu nombreux dans nos Églises, l'accueil de la diversité se fait de manière individuelle. Le facteur d'intégration va être la culture française. Mais quand vous avez plusieurs familles étrangères et que, dans un coin de l'Église, on parle lingala ou créole après le culte, vous ne pouvez pas faire comme s'il n'y avait qu'une seule tête.

Une autre façon de tenir compte de la diversité consiste à accepter et à favoriser la création d'Églises soi-disant ethniques. Le terme ethnique est piégé, surtout dans un contexte africain, parce que l'ethnie, c'est la tribu, la petite tribu parfois, qui est une parcelle seulement d'une identité nationale. Mais je garde quand même le mot, parce que c'est le mot courant.

La création d'Églises ethniques en région parisienne correspond à une double logique. D'une part, quand les Antillais et les Haïtiens commençaient à arriver massivement en France, ils avaient l'impression qu'ils n'étaient pas les bienvenus dans les Églises des Blancs. Était-ce vrai ? Sûrement. Et sûrement aussi que notre douloureuse histoire commune fait que certains peuvent se sentir rejetés, à cause de la réserve traditionnelle des Blancs. Les Blancs sont réservés et distants avec les leurs aussi. Toujours est-il qu'il y a eu ce sentiment de rejet. D'autre part, la création d'Églises mono-culturelles correspondait à un vrai besoin : accueillir les nouveaux arrivants, les garder dans le droit chemin, les évangéliser, les aider aussi de façon pratique. Des questions de langue, de style de culte et de discipline d'Église jouent aussi un grand rôle dans l'émergence de ces Églises.

Vivre la diversité culturelle côte à côte, c'est parfois cela. Il est assez courant de trouver à Paris des Églises qui accueillent le samedi soir ou le dimanche après-midi

une communauté d'expression africaine ou asiatique.

Tant qu'il y a un afflux de gens venus du pays, ces Églises vont garder leur identité culturelle. Mais plus le temps passe, et plus leurs jeunes seront assimilés à la culture française. Elles mettront peut-être en place un culte en langue française. Elles organiseront la traduction simultanée des cultes. Elles chercheront des contacts avec des Églises françaises et adhéreront à des unions ou des fédérations françaises. Et certains de leurs membres se joindront à des Églises françaises pour ne pas rester dans une sorte de ghetto culturel.

Les Églises ethniques ont toute leur place dans nos pays – à condition que leurs responsables cultivent des relations avec les Églises françaises et encouragent leurs membres à s'adapter à la culture française, sans renier la leur.

Dans un troisième cas de figure, il s'agit de respecter la diversité culturelle dans une même Église. C'est un modèle qui va se développer avec d'infinies variations. Dans une Église, il va y avoir des repas africains, antillais, maghrébins et, je l'espère, français. Car la France a aussi une culture, il ne faut pas la mettre de côté. Dans une autre Église il y aura de temps en temps un chant dans une langue autre que le français. Dans une autre, il y aura un groupe de dames africaines, un groupe de chant créole...

Quand nous savons que notre Église accueille des gens de partout, nous devons faire un effort de compréhension et d'adaptation. J'ai assisté à des ateliers, des séminaires, des conférences. On peut organiser des cultes spéciaux, des ateliers pour parler du vivre ensemble. Nous devons prendre le temps d'expliquer les Blancs aux Noirs et les Noirs aux Blancs. Nous devons faire attention, lors des cultes, que chaque communauté se sente accueillie, représentée, valorisée. On n'y arrive jamais parfaitement. Mais on peut éviter les erreurs les plus voyantes : n'avoir que des Blancs pour distribuer la Cène, par exemple.

La diversité est plus diverse qu'on ne pense. Je vais raisonner comme un Blanc tout à fait ordinaire. Ce sont tous des noirs ? Mais non, il y en a qui viennent d'Afrique, de Haïti, des Antilles françaises, ou qui sont nés en France de parents nés en France. Tous des Africains ? Non, il y a tellement de pays différents ! Tous des Camerounais ? Non, il y a plusieurs ethnies et le mariage entre personnes d'ethnies différentes peut poser de réels problèmes. Ou ce sont des Blancs ? Oui, mais des Européens ou des Américains ? Des Portugais ou des Français ? Des Anglais ou des Écossais ? Bref, nos catégories sont des raccourcis. Utiles parfois, mais simplificateurs.

Et puis, au sein d'un même peuple, les Écossais par exemple, quelle diversité encore ! Dans l'éducation reçue, dans la profession exercée, dans le caractère surtout. Derrière le label généralisateur, il y a un fin de compte une personne. Une personne unique. Une personne unique à découvrir et à aimer.

La question des sans papiers

L'accueil des étrangers sans papiers est un problème qui est posé dans presque toutes nos Églises. Certains ici en connaissent bien plus de cas que moi.

J'aimerais poser quelques jalons.

Un premier principe pour moi, c'est de prendre un peu de recul. Je suis un homme bien intégré dans mon pays. Je vis raisonnablement bien, et les miens restés au pays, en Angleterre ou en Écosse, bénéficient comme moi d'un niveau de vie et de protection sociale élevé. Par rapport à certains étrangers, j'ai peur de faire comme les Pharisiens : leur imposer un lourd fardeau, sans lever le petit doigt pour les aider. Tel jeune a menti sur son âge pour pouvoir être envoyé en France par un réseau d'intermédiaires du foot, et maintenant qu'il s'est cassé la cheville, il est abandonné et livré à lui-même. Si je lui fais la morale pour son mensonge, il aurait le droit de me dire : Et toi, tu manges de la viande deux fois par jour à Évian ! Mais c'est de la glotonnerie ! Autrement dit, je trouve qu'il est sage de commencer avec un regard tolérant. Telle personne est venue en touriste, elle a dépassé les six mois, elle reste, et elle envoie au pays tous les mois de quoi nourrir une vingtaine de personnes. Bon, pour travailler, elle a pris la carte d'identité de quelqu'un d'autre. J'ai connu un pasteur en Bretagne qui a fabriqué de faux papiers : mais c'était en 1942. La vie humaine est plus importante que les papiers. Et que dire de ceux qui ne sont pas expulsables et qui ne sont pas régularisables non plus ? Certains sont pris dans un maquis kafkaïen dont il est impossible de sortir. Bref, pour moi, l'humilité s'impose.

Ensuite, et cela va vous sembler contradictoire, un chrétien est appelé à vivre dans la vérité. Le mensonge fait partie des œuvres du diable, ou en tout cas de la vie sans Dieu. Mercredi matin on nous a parlé d'une dame qui a menti au sujet de ses enfants non seulement aux autorités françaises, mais à son pasteur et à tout le peuple de son Église. Elle a fait venir ses soi-disant enfants qui étaient en réalité ses sœurs. Elle a menti à l'Église sans aucune nécessité. Juste pour la frime, juste pour avoir une belle cérémonie de mariage. Le pasteur avait certainement raison de réagir.

Mais dans d'autres cas, il y a des magouilles de différentes sortes qui ne visent pas à frimer, mais plutôt à pouvoir manger. Même là, je crois pouvoir dire que le chrétien est appelé à vivre dans la vérité. Il ne peut pas se contenter du mensonge, il ne peut

pas en faire un mode de vie. Il doit viser la régularisation de sa situation.

Et c'est là que je fais intervenir ma troisième considération. Il y a un temps pour tout. Dans le Nouveau Testament, il y a un bel exemple de régularisation qui montre que le facteur temps n'est pas négligeable. Dans sa prison à Rome, Paul a rencontré un homme qui essayait de se cacher, un esclave en fuite. La loi romaine aurait voulu que cet esclave, d'Onésime, soit ramené à son maître, qui avait le droit de le punir sévèrement. A certaines époques – il faut que je vérifie pour le règne de Néron – si l'esclave mourait suite à une punition, la loi ne trouvait rien à redire. Le maître avait fait comme il voulait avec son bien : l'esclave, c'était son argent. Mais Paul ne dénonce pas Onésime et ne le réexpédie pas vers son maître. Onésime a le temps de se rendre utile à l'apôtre, à se faire aimer de l'apôtre, à approfondir sa nouvelle foi en Christ. C'est au moment opportun que la régularisation se fait, lorsque Paul envoie à Philémon une lettre portée par Tychique et par Onésime, et qu'il plaide en faveur de son enfant spirituel.

Si nous mettons devant tous la nécessité de vivre dans la vérité, mettons tout en œuvre pour qu'ils puissent le faire, et accordons à nos frères et sœurs le temps qu'il faut pour le faire dans de bonnes conditions.

Conclusion

Je vais essayer de résumer tout ceci en quelques mots.

Nous sommes dans un monde où les gens se déplacent beaucoup.

L'accueil de l'étranger est une obligation pour le chrétien. Le racisme n'est pas une option. Nous sommes solidaires d'abord en Adam, et ensuite, dans l'Église, nous sommes solidaires en Christ.

Cette solidarité n'exclut pas de réelles différences de culture. Nous avons donc un effort à faire pour aller au-delà du choc de la différence et pour manifester notre solidarité en Christ.

Si dans l'Église nous arrivions à faire cela, nous pourrions être un exemple pour le monde.

Annexes

Les différences de culture ne sont pas génétiques, elles sont apprises. Elles ne disparaissent pas quand on dit qu'il y a une seule race humaine et que nous sommes tous un en Christ. Ce n'est pas dans le sang. C'est dans la façon d'éduquer les enfants, dans l'histoire, dans la vision qu'on a de son identité.

Quelques exemples :

- ^ La piété blanche privilégie l'intériorité, le recueillement, la réflexion, le calme ; la piété antillaise et africaine aime une musique dynamique, s'exprime de façon plus corporelle, s'extériorise plus facilement.
- ^ Pour mes amis africains, la mort est omniprésente, l'accompagnement des personnes endeuillées est très important ; pour les Européens, la mort a quasiment disparu de la place publique et on fait attention de ne pas trop déranger les personnes endeuillées.
- ^ Les liens familiaux sont très forts et très étendus en Afrique ; ils sont faibles en Europe et souvent limités aux ascendants et descendants directs.
- ^ L'éducation française nous a appris l'esprit critique ; dans l'éducation africaine traditionnelle on apprend le respect de l'autorité, des parents et des enseignants.

Au départ, chacun pense que sa propre culture est la meilleure et cherche même à l'imposer à d'autres. Dans une même Église les Noirs peuvent critiquer les Blancs : ils sont froids, ils ne s'occupent pas de leurs vieux... Et les Blancs ne se priveront pas de critiquer les Noirs : ils sont bruyants, ils ne sont jamais à l'heure... Dans une Église qui s'ouvre à différentes cultures, nous avons à faire comprendre que chaque culture a ses points forts et ses points faibles. Ce n'est pas notre culture qui est la référence, c'est la Parole de Dieu.

Il est important de savoir que dans chaque culture il y a le souvenir plus ou moins enfoui d'un certain nombre de blessures. C'est particulièrement vrai quand on parle des Antilles, avec la traite des Noirs. Voilà des gens dont les ancêtres ont été kidnappés lors de guerres tribales et qui ont fini entre les mains des chefs puissants habitant sur la côte de l'Afrique. Lesquels les ont vendus à des commerçants blancs qui les ont transportés comme du bétail pour les revendre à des colons aux Antilles. Entre temps, ces rois de la côte africaine ont dû s'incliner devant les puissances militaires et commerciales colonisatrices ; et les descendants des esclaves ont appris qu'ils étaient les fils de la République française. Comment voulez-vous que les mentalités collectives ne soient pas marquées par une telle histoire ? Elle laisse des sensibilités parfois à vif, des rancœurs, des problèmes d'identité, des difficultés quand il s'agit de rencontrer et d'aimer ceux du camp d'en face. Il faut dire tout cela,

à tous.

L'histoire française en Afrique du Nord a généré d'autres blessures encore.

Et pour que nous n'ayons pas l'impression que la culture européenne n'a pas de blessures, pensons à la spontanéité des chrétiens africains dans leur témoignage, et à l'extrême réserve des chrétiens français : c'est que neuf guerres de religion et les combats pour la laïcité ont eux aussi laissé des traces. Chez nous, forcément, la discrétion s'impose. Il faut dire cela aussi, à tous.